

I

La Tour de Goubin

Altière et svelte, elle se dresse depuis des siècles sur son piédestal rocheux. L'histoire valaisanne est muette sur ses origines. Tel un point d'interrogation sur l'horizon sierrois, elle détie le chercheur : nouveau Sphinx attendant un nouvel Œdipe.

Elle eut vraisemblablement un évêque de Sion pour constructeur, et une tradition veut qu'elle ait été édiflée vers la fin du XII^e siècle et dans les premières années du XIII^e, au temps où l'énergique et guerrier Landri de Mont, comte et préfet du Valais (1206—1237), fit élever le château de la Soie.

La position stratégique de la Tour de Goubin (ou Goubing) sur une éminence qui domine la plaine centrale du Rhône, nous permet d'affirmer qu'elle fit partie d'un système de défense, ajoutant la force et la hardiesse de ses murailles aux châteaux que l'évêque entretenait sur les collines du Vieux-Sierre, au-dessus du Chippis industriel de nos jours.

Elle fut inféodée à des familles féodales de la région. Parmi celles-ci, les Sires de la Tour étaient les plus puissants et les plus ambitieux. Vassaux des évêques de Sion et des comtes de Savoie, dont ils administraient les biens ou les détenaient en fiefs, ils jouissaient en outre de terres allodiales à travers toute la plaine valaisanne, et Bas-Châtillon, près de Rarogne, était leur principale forteresse.

L'un d'eux, Henri, surnommé Albus, époux d'Aymonde, fille du vidame Guillaume d'Anniviers, possédait au milieu du XIII^e siècle, la coseigneurie de Granges, avec de grandes propriétés et des fiefs dans tous les environs. Peut-être eut-il aussi celui de Goubin ? Vers la fin du même siècle, sa petite-fille Isabelle, dame de la Bâtie, avait des vignes sur la colline sierroise.

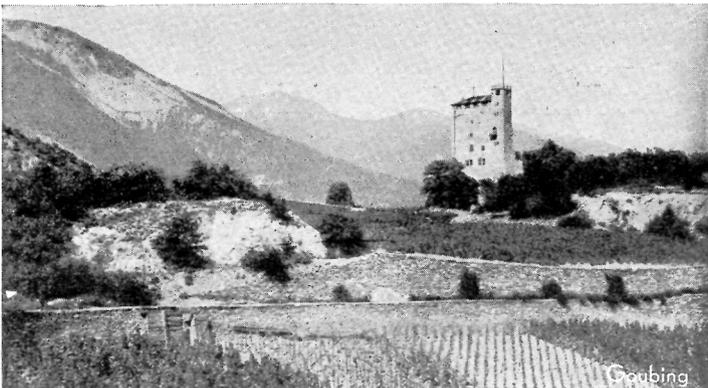
Au XIV^e siècle, nous dit le chanoine Tamini dans le Dictionnaire Historique et Biographique de la Suisse, Perrod de la Bâtie, fils de Nicod, était l'homme de confiance de l'évêque Edouard de Savoie (1375-1386), qui, en reconnaissance de services rendus dans ses démêlés avec les de la Tour, le nomma châtelain de Bas-Châtillon, après la chute de ces seigneurs rebelles, et lui donna des biens en Musotte et en Bernune. En 1381, Perrod de la Bâtie reconnaît tenir du même prélat la Tour de Goubin.

L'une de ses filles, Pierrette, épousa Jean de Chevron, vidame de Sierre, et c'est ainsi que le vieux manoir passa au début du XV^e siècle dans la famille de Chevron, qui fit construire alors la maison forte des Vidames, dont les quatre tourelles à mâchicoulis couronnent encore la cité sierroise.

Les de Platea, originaires de Viège, devinrent dans la suite propriétaires de Goubin, avant d'élever dans les environs leurs châteaux de Villa et d'Anchettes. La légende s'est emparée de leur nom et l'a attaché aux murailles plusieurs fois séculaires par le souvenir de la vertueuse Barbe de Platea, née de Chevron, et par la défense héroïque de ses frères, pendant la sanglante guerre de Rarogne.

En son style fluide et poétique, Mario nous a conté la vie exemplaire de la châtelaine de Goubin. De bonne heure, elle perdit son mari, Petermann de Platea, sorte d'hypocondre et de fantasque, qui passait ses journées à chasser dans la plaine du Rhône et à travers le bois de Finges, pour se replonger ensuite dans une profonde mélancolie. Restée veuve et sans enfants, Dame Barbe se drapa dans un deuil sévère, et se consacra entièrement à la piété et aux œuvres de bienfaisance, parcourant la région et ses châtellenies en faisant l'aumône et en soignant les malades. C'est à Doigne cependant, dans un manoir d'été situé près de Lens, que Barbe de Platea mourut, et Barbe, la grande cloche du village, dont elle avait été la marraine, sonna son glas. Ses sons graves et tristes évoquent encore de nos jours le souvenir de l'illustre châtelaine.

Solandieu, dans ses Châteaux valaisans, a immortalisé, après le poète Léon de Roten, la conduite héroïque des trois frères de Platea, dans la défense de Goubin, en 1417, pendant la guerre de Rarogne, que les Patriotes valaisans firent alors aux seigneurs de ce nom et à d'autres désignés par la Matze. En dépit d'une résistance désespérée et sanglante, qui coûta la vie à ses défenseurs, la Tour tomba aux mains des assaillants bien supérieurs en nombre; elle fut pillée, mais échappa à





Le Château de la Cour — L'église — La Tour de Goubin

par L. Rohbock

vers 1840

une ruine complète, sort que subirent d'autres châteaux valaisans, tels que Beauregard, au-dessus de Chippis, Montorge, la Soie, Conthey, etc., dans la même guerre.

Des Platea, Goubin échut aux de Montheys, vraisemblablement par le mariage, vers 1650, de Jean-Etienne de Montheys, châtelain de Sion, avec Christine de Platea. L'une de ses quatre petites-filles, Marie-Catherine, épousa en 1725 Elie de Courten, châtelain de la vidamie de Sierre, dont son beau-père était vidame, et apporta à son mari, avec d'autres biens situés dans la région sierroise, la Tour de Goubin. C'est ainsi qu'un rameau de la branche cadette des Courten posséda le vieux manoir de 1725 à 1874, soit pendant 149 ans.

Elie de Courten mourut en 1738. De ses cinq enfants, un seul se maria et continua la lignée : Joseph-Hyacinthe-Elie, né à Sierre en 1733.

Joseph-Hyacinthe-Elie se consacra à la carrière militaire. Il servit d'abord en France, dans le régiment de Bouillon, puis dans celui de sa famille, de 1752 à 1792. En 1795, il signa avec Antoine-Adrien de Courten et Charles de Preux la capitulation d'un régiment valaisan au service de l'Espagne, et se rendit alors à l'île de Majorque pour organiser ce nouveau corps, dont il fut lieutenant-colonel de 1796 à 1802 et

colonel jusqu'à sa retraite en 1805. Il revint à Sierre où il passa une vieillesse tranquille, jusqu'à sa mort, en 1827.

De son mariage, en 1776, avec Reine de Lovina, il avait eu dix enfants. Son fils aîné, Marie-Joseph-Antoine-Elie de Courten, hérita de la Tour de Goubin. Né en 1777, il entra en 1796 au service d'Espagne, dans le régiment de son père, dont il suivit les destinées jusqu'en 1808. A la chute de Napoléon, il servit de nouveau dans l'armée espagnole, où il parvint au grade de colonel. On ignore le lieu et la date de sa mort. Il avait épousé, en 1800, à Palma de Majorque, Lucie Boys de Bérard y Sola, et en eut un fils, Joseph-Elie-Marie.

Joseph-Elie-Marie de Courten fit sa carrière dans l'armée espagnole comme ingénieur militaire, dans un corps royaliste organisé au camp de Saint-Estèves, en France, par le général baron d'Erolles, et participa à la campagne de 1823 en Catalogne, sous les ordres du maréchal Moncey, où il fut employé à plusieurs sièges de places. Décoré de l'Escudo de distincion, il quitta le service en 1832, et revint en Valais, où il avait passé ses années de jeunesse dans le manoir de Goubin. Il n'eut point d'enfant de sa femme, Sophie Schiner, fille d'Antoine et de Marie Imhof, qu'il avait épousée en 1830. En bon Valaisan, il se mêla de politique, et mourut à Sierre le 13 juillet 1863, étant préfet du district de Sierre. Sa femme le suivit dans la tombe le 4 janvier 1874.

Comme les époux Courten-Schiner avaient convenu de se léguer mutuellement leurs biens, en cas de mort, Goubin devint en 1863 la propriété de Mme de Courten-Schiner. A son décès, son frère Antoine Schiner, allié de Sépibus, hérita de la tour multiséculaire, et comme il n'avait pas d'enfants, sa fortune passa à Gaspard de Sépibus, son beau-frère, major au service de Naples, et Goubin fit ensuite partie du patrimoine des familles de Sépibus et Blatter.

M. Charles de Rivaz, allié Burgener, petit-fils par sa mère, Marie de Sépibus, de Gaspard de Sépibus, administra Goubin pendant quelques années, et le vendit en 1888, pour 15.000 fr., avec le vieux mobilier et tous les portraits de famille qui s'y trouvaient, à M. Emile Mercier, consul suisse à Hambourg.

Depuis 1929, M. Pierre de Rham, petit-fils de l'acquéreur par sa mère, est seul propriétaire de Goubin et de son imposant vignoble. Par son attachement aux souvenirs historiques du Valais et par sa cordiale hospitalité, il continue les nobles traditions de son château féodal.



La principale curiosité de la Tour de Goubin réside dans sa grande salle, à double étage, dite Salle des Chevaliers. L'on y voit, sur un grand écu, les armes de Courten-Balet, rappelant l'alliance du comte Antoine-Panrace de Courten, lieutenant-général en France, avec Catherine Balet, dont le mariage fut célébré dans l'église de Géronde le 4 octobre 1767. Un hérauldiste attentif vous ferait remarquer que les

barres des armes Balet sont dirigées à dextre au lieu de l'être à sénestre. Sur un autre écu, moins grand, mais plus artistique, sont les armes Courten-Schiner, rappelant le souvenir du dernier couple Courten qui posséda la Tour de Goubin. La galerie de portraits, 22 si je ne me trompe, nous présente quelques Montheys, l'image présumée de la célèbre Barbe de Platea, et surtout des Courten, parmi lesquels les grands-baillifs Jean-Antoine et Eugène, fort imposants mais fort laids, le capitaine aux Gardes-Suisses Jean-François, constructeur du Château de la Cour, aujourd'hui Hôtel Bellevue, le lieutenant-général en France Maurice, le lieutenant-général en Sardaigne Eugène-Philippe, toiles anonymes en majeure partie. Par contre, le couple Courten-Schiner a été peint par Laurent Ritz en 1835, lui dans l'uniforme de la Garde royale d'Espagne ; elle, en un somptueux costume valaisan de l'époque. Les maîtres de céans ont complété l'ordonnance de leur grande salle par une redoutable collection de hallebardes, de mousquets et de pistolets, voire par une petite pièce de canon. De vieilles gravures du pays achèvent de donner à cette salle un grand air historique.

Au point de vue architectural, il est évident que la Tour de Goubin devait se terminer autrefois par une plateforme à créneaux. D'après une gravure dessinée vers 1840 par L. Rohbock, ces créneaux sont déjà recouverts d'une toiture. La surélévation de la partie sud y existe aussi, avec une adjonction disgracieuse. L'archéologue Wick, qui parcourut le Valais de 1864 à 1867, s'arrêta aussi devant Goubin et nous en a laissé un excellent dessin. La toiture y est plus élégante, parce que surbaissée ; elle est surmontée d'un pignon. Elle recouvre des chambres habitables dont les fenêtres ont été aménagées dans les ouvertures des créneaux. Une cheminée de tôle sort de la façade nord. Un petit balcon a été placé à mi-hauteur de la tour ; la surélévation du sud est couronnée d'une plateforme à créneaux reliés par une grille, et forme un magnifique belvédère. Les maîtres actuels ont amélioré le premier étage en ouvrant des fenêtres sur la façade du couchant. Tout en respectant l'état antérieur des lieux, ils ont réussi à faire d'une maison féodale un home moderne, confortable et accueillant.

Eugène de COURTEN